

Rarement la curiosité parisienne avait été plus vivement surexcitée que par ces simples mots inscrits sur l'affiche du Théâtre-Lyrique: « Mardi, première représentation de *Rienzi*, opéra en cinq actes, de Richard Wagner. » Dans un temps où certes la préoccupation n'est pas aux œuvres d'art, Wagner a le don de passionner la foule, de provoquer des enthousiasmes frénétiques et des répulsions violentes. Son nom prononcé assemble les nuages dans le ciel le plus serein. L'orage se forme aussitôt; les éclairs se dégagent en lueurs palpitantes, le tonnerre gronde, la foudre éclate à travers la pluie, le vent et la grêle. A ce fracas, personne ne reste paisible; il semble que l'univers va crouler, et chacun court vers l'autel de son dieu menacé. Les chœurs rivaux des admirateurs et de détracteurs s'injurient comme dans la *Fiancée de Messine* et sont prêts à en venir aux mains. C'est une agitation, un tumulte, une furie qui rappellent les grandes luttes romantiques de 1830, où les jeunes bandes d'Hernani se ruaient au théâtre avec leur mot de passe, scalpant les faux toupets classiques et proclamant la liberté et l'autonomie de l'art.

Nous n'aurions jamais entendu une note de Richard Wagner que nous serions sûr, à tout ce bruit, de sa supériorité. Il trouble trop profondément tout le monde musical pour n'être pas un génie, un héros, à la manière dont l'entendent Emerson et Carlyle. Sous quelque point de vue qu'on l'envisage, il est celui qui apporte la sensation nouvelle, peut-être un peu trop tôt, mais on voit dès à présent qu'il sera le maître souverain, et que rien ne peut empêcher son avènement. Bientôt sa bannière victorieuse flottera sur le plus haut donjon de la citadelle, dorée par le soleil et caressée par le vent qui jusqu'alors l'avait effrangée et tordue. C'est à Wagner que pensent, comme à un Dieu ou comme à un démon tentateur, les jeunes musiciens cherchant leur voie. C'est de Wagner que se préoccupent les vieux maîtres, sûrs pourtant de leur gloire, et dans chaque œuvre contemporaine, il n'est pas difficile de trouver le reflet ou tout au moins l'étude secrète de cette puissante originalité.

Un hasard de voyage nous fit assister, au théâtre de Wiesbaden, à une représentation du *Tannhauser* [*Tannhäuser*], dans un temps déjà lointain où le nom de Richard Wagner était à peine prononcé en France. Cette musique, d'une brusque nouveauté pour nous qui ne connaissions absolument rien de ce maître, nous produisit une impression étrange et délicate; nous venions d'entendre, pour la première fois, de la vraie musique romantique, telle que les poètes la conçoivent. Cette musique reproduisait avec la plus naïve fidélité la légende du bon chevalier Tannhauser [*Tannhäuser*] et de M^{me} Vénus [*Venus*] vivant maritalement dans la montagne de Vénusberg [*Venusberg*] jusqu'à ce que le soupçon de quelque diablerie vienne à ce brave Allemand, bon catholique au fond et qu'il dise à sa compagne mythologique:

Vénus, ma belle déesse,
Vous êtes une diablesse.

Ce qui nous frappa surtout dans la partition du maître germanique, c'était l'extrême clarté de cette phrase musicale traduisant la phrase parlée par une mélodie continue sans fioritures, sans ornements superflus, l'orchestre se chargeant du commentaire et soutenant de ses richesses la simplicité du dessin vocal. Nous envoyâmes de Wiesbaden au *Moniteur* ou à l'*Artiste*, nous ne savons plus lequel, un article admiratif que nous terminions en nous étonnant qu'un pareil opéra si original et si neuf n'eût pas encore franchi le Rhin.

Aussi notre surprise fut grande lorsque l'Opéra, ayant monté quelques

années plus tard ce même *Tannhauser* [*Tannhäuser*], exécuté si facilement au théâtre de Wiesbaden, par des chanteurs et un orchestre qui n'étaient probablement pas les premiers de l'Allemagne, on déclara cette musique impossible, folle, absurde, en dehors de toute les conditions du théâtre, et n'étant au fond qu'un ennuyeux charivari. *Tannhauser* [*Tannhäuser*] s'abîma sous un ouragan de sifflets; on affubla, comme d'une pourpre dérisoire, la musique de Wagner de cette plaisanterie, « musique de l'avenir ». Le loustic qui l'inventa ne croyait pas dire si juste. En effet son temps est arrivé, et la musique de l'avenir est bien près d'être la musique du présent.

La chute du *Tannhauser* [*Tannhäuser*] n'ébranla nullement notre conviction. Les critiques sont entêtés et quand ils sont en outre d'anciens poètes romantiques, il savent fort bien que les sifflets ne tuent pas une œuvre de génie. On avait dit des vers dramatiques de Victor Hugo, exactement ce qu'on disait des phrases musicales de Wagner. On leur reprochait tout simplement de n'être pas des vers et c'est aujourd'hui un lieu commun d'avancer que l'auteur de *Ruy Blas* et de la *Légende des siècles* est le plus grand métrique de notre temps.

Mais revenons à *Rienzi*, qui en venant se faire jouer sur le Théâtre-Lyrique, accomplit un ancien projet du maître. Une lettre de Wagner nous l'apprend: « écrit il y a de cela trente ans, en vue du grand opéra, *Rienzi* ne présente aux chanteurs aucune des difficultés et n'offre au public parisien aucune des étrangetés des œuvres qui l'ont suivi; tant par son sujet que par sa forme musicale, il se rattache aux opéras depuis longtemps populaires à Paris et je crois encore que s'il est monté avec éclat et joué avec verve, il a chance de succès. » Les œuvres sérieuses mettent du temps à faire leur chemin, mais elles le font et le jugement porté par le maître sur son œuvre, vient d'être confirmé l'autre soir de la façon la plus triomphante. *Rienzi* n'est pas arrivé précisément au Grand-Opéra, mais il a trouvé, au Théâtre-Lyrique, un zèle, une chaleur, une conviction et un dévouement passionné qui ne doivent lui laisser aucun regret. Padeloup a magnifiquement reçu l'hôte de génie qu'il s'efforce d'introduire et de naturaliser en France.

Quelques mots sur le livret et traduit sur le poème de Wagner par MM. Nuitter et Guillaume. Il n'y faut pas chercher les complications savantes de nos drames lyriques. C'est tout simplement l'histoire de *Rienzi* telle qu'elle s'est passé dans la réalité. Cola Gabrino, dit *Rienzi* ou *Rienzo*, était le fils d'un cabaretier. Il fit d'excellentes études, se lia d'amitié avec Pétrarque et, en étudiant l'antiquité, il s'éprit des idées de liberté et de république. Le séjour des papes à Avignon livrait Rome aux plus fâcheux désordres. *Rienzi* harangua le peuple, se fit nommer tribun, chassa les barons et rétablit l'*ancien et bon état*. Son gouvernement fut sage d'abord, mais n'enivrement du pouvoir le frappa de vertige, et il devint l'opresseur de Rome après en avoir été le libérateur; chassé une fois, il revint et fut tué dans une émeute par un serviteur de la famille des Colonna; il commença comme Brutus et finit comme Masaniello ou Jean de Leyde.

Rienzi, premier drame lyrique écrit par Wagner, révèle déjà un immense talent. Ce n'est pas le Wagner qui montre toute son originalité dès le *Vaisseau Fantôme* [*Der fliegende Holländer*], mais c'est déjà un homme tout nouveau. Excepté les cavatines cousues çà et là pour plaire au public qui sont dans le goût italien, l'opéra ne rappelle rien ni personne. L'impression est déjà une. C'est une émeute, un tumulte populaire; il n'y a en somme que deux personnages, *Rienzi* et la foule. C'est plutôt une magnifique symphonie avec chœurs qu'un opéra

comme on l'entend ordinairement. L'orchestre est déjà d'une puissance rare. L'auteur possédait toute sa science.

Au premier acte, l'appel aux armes:

Quand la trompette aura sonné trois fois,

est empreint d'un fier enthousiasme qui se communique au chœur, dont les voix reprennent le thème, le gonflent et l'augmentent dans un *crescendo* superbe. Le trio qui vient ensuite est souligné par un adorable accompagnement. Au second acte, l'on a longuement et bruyamment applaudi l'air que chante le coryphée des messagers de paix félicitant Rienzi. Rien de plus suave, de plus tendre et de plus délicat que cette cantilène admirablement dite par M^{lle} Priolat [Priola], à qui toute la salle l'a redemandée. Le chœur des patriciens qui conspirent est aussi fort beau. On sent à travers les sourds murmures les révoltes de l'orgueil froissé et les grondements de la haine encore impuissante. L'entrée et la douleur d'Adriano s'expriment dans l'orchestre par deux mots de hautbois qui ressemblent au soupir d'un cœur blessé. Ce pur et charmant détail fait prévoir le Wagner futur dont l'orchestre sait tout dire tout faire éprouver. Le septuor et le chœur final sont des morceaux d'une puissance et d'une grandeur étonnantes et qui vous soulèvent comme sur des ailes.

Nous avons remarqué au troisième acte la marche militaire d'un rythme si ferme et si guerrier; la prière des femmes pendant le combat, dont le tumulte intermittent augmente la ferveur et l'effroi; au quatrième acte, la marche de la paix et la magnifique situation dramatique de Rienzi, maudit, excommunié, restant seul sur les marches de l'église; au cinquième acte, la prière de Rienzi, admirable de ferveur et de tristesse.

Surgis Soleil, et sur le monde
Fais resplendir la liberté.

Dans ce morceau on entrevoit le puissant Wagner d'aujourd'hui, et l'entrée de la sœur du tribun, qui le console par son amour dévoué, est une éclaircie par où apparaissent une seconde les anges aux ailes frémissantes du prélude de *Lohengrin*.

On ne peut que féliciter M. Pasdeloup, le nouveau directeur du Théâtre-Lyrique, qui a déjà si bien mérité de l'art avec ses concerts populaires d'avoir monté *Rienzi*. L'éclatant succès obtenu à la première représentation et qui se continuera, sans nul doute, permet d'espérer que nous verrons bientôt le *Vaisseau Fantôme* [*Der fliegende Holländer*], *Tannhauser* [*Tannhäuser*], *Lohengrin*, *Tristan et Yseult* [*Tristan und Isolde*], les *Maîtres chanteurs* [*Die Meistersinger von Nürnberg*] et tout ce répertoire inconnu, riche écrin de beautés nouvelles. Qu'il mêle sans crainte aux chefs-d'œuvre classiques, les chefs-d'œuvre romantiques; qu'à *l'Iphigénie en Tauride* de Glück [Glück] succède le *Rienzi* de Wagner; qu'*Idoménée* [*Idomeneo, re di Creta*] de Mozart alterne avec *Lohengrin* ou la *Traviata*, rien de mieux. L'Opéra ne joue-t-il pas Rossini, Meyerbeer, Verdi? *Guillaume Tell*, les *Huguenots*, *Don Carlos* ne tiennent-ils pas souvent l'affiche? Cela n'empêche pas que Gounod ne soit le bienvenu, Gounod et tous ceux qui apporteront une œuvre ayant des éléments de succès. Le même mélange d'anciens maîtres et de nouveaux poètes se voit à Comédie-Française. On y donne *Hernani* le lendemain d'*Andromaque*, et les *Faux ménages* après le *Misanthrope*. C'est ainsi que se fondent et se maintiennent les bons répertoires.

Il ne faut pas compter sur cette bonne fortune d'un chef-d'œuvre frais éclos. On l'attend avec les chefs-d'œuvre accomplis. M. Padeloup qui n'est directeur du Théâtre-Lyrique que depuis cinq mois, aime assez l'art moderne pour lui faire une large place. Que les jeunes compositeurs se livrent avec confiance à leur génie, ce n'est pas le propagateur de Wagner et de Schumann qui reculera devant leurs audaces.

Rienzi est monté avec beaucoup de richesse; les décors et les costumes ont du caractère; les masses chorales manœuvrent bien et le tout forme un spectacle superbe. Le tableau final où *Rienzi* est tué à son balcon, est mis en scène de la façon la plus dramatique.

Montjauze [Monjauze], dans le personnage de *Rienzi*, a dépassé tout ce qu'on pouvait attendre de son talent; il s'est transfiguré en chanteur et en acteur de premier ordre. Ce rôle a été pour lui ce que Guillaume Tell a été pour Duprez. Il tient tête avec une aisance admirable à ce perpétuel dialogue avec le chœur. Sa voix domine ces ensembles formidables et d'un geste il retient ce flot de peuple, qui monte toujours vers lui délirant de joie et de fureur; il porte avec une grâce majestueuse et un faste d'artiste les magnifiques draperies blanches, brodées d'or que revêt le tribun, dans sa vanité de parvenu à qui la tête tourne au sommet de la grandeur. On ne saurait rêver une plus parfaite incarnation du type de *Rienzi*.

M^{me} Borghèse chante avec chaleur les airs un peu plaqués d'Adriano, l'amoureux de la sœur du tribun, représentée par M^{lle} Steinberg [Sternberg] avec beaucoup de grâce. Mais ce pauvre petit amour épisodique est balloté en tout sens comme une fleur noyée par le bouillonnement tumultueux et plein d'écume de ce grand drame sévère, qui commence par un combat et finit par une émeute.

Les chœurs ont été excellents et l'orchestre a enlevé avec une verve superbe cette ouverture de *Rienzi*, déjà populaire avec que l'opéra lui-même fût connu.

Journal Title:	JOURNAL OFFICIEL DE L'EMPIRE FRANCAIS
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	12 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	101
Year:	1 ^e année
Series:	None
Issue:	Lundi 12 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	1
Title of Article:	REVUE DES THÉÂTRES
Subtitle of Article:	Théâtre-Lyrique: <i>Rienzi</i> , opéra en cinq actes de Richard Wagner, traduction de MM. Charles Nutter et Guillaume.
Signature:	Théophile GAUTIER
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page
Cross-reference:	None